

La transmission par Jacques Lacan ¹

Charles MELMAN

(37) En arrivant ce matin ici, nous avons eu le plaisir d'entendre, dans un bâtiment voisin, une institutrice qui enseignait à de jeunes enfants à chanter en chœur. C'était d'ailleurs un chant assez difficile et qui était remarquable par le caractère très réduit des paroles qu'ils avaient à chanter ... puisque ces paroles se réssumaient à trois phonèmes qui répétaient en chantant : *la, bé, la; la bé, la* ... vous connaissez peut-être ?

Alors, je me suis demandé ce que pouvait représenter ce "*la bé la*" pour ces enfants ... Ce "*label*", ce "*labélo*", ce "*labéla*", cette "*belle eau*" bien sûr, et puis je me suis dit que c'était certainement un truc arrangé par les organisateurs de cette journée qui souhaitent sans doute à la fois rendre hommage à notre amie **Maria Belo** ici présente et puis peut-être aussi qui chantaient "*l'A.S.B.L. ho*" (bis). Alors je vais me joindre au chœur de ces enfants pour vous dire, essayer de défendre devant vous cette position qui est que l'Institution analytique non seulement n'est pas un obstacle à l'analyse, mais aurait à être le lieu même de l'analyse et cela de quelle façon ?

Pour cela, je partirai de ceci qui, je pense, a (38) interrogé un certain nombre d'entre vous : pourquoi est-ce que, lorsque vous avez été mordus par l'analyse, vous ne parvenez pas à renoncer ?

Il y a de nombreuses autres activités possibles, semble-t-il, et cependant vous restez comme cela, tel un canasson, à traîner le même chariot sans forcément très bien savoir pourquoi.

Alors, si on essaie de répondre à cette question, vous pouvez éventuellement dire ceci : c'est que l'analyse vous a donné le désir de ne pas, en quelque sorte, vous arrêter à ce plan fixe, à cette image arrêtée que constitue le fantasme et à saisir ce qu'il en est de sa vérité et donc, à partir de ce moment-là, tous les biens qui sont offerts à foison, toutes les occupations, toutes les distractions, voire tous les plaisirs qui sont ainsi possibles vous paraîtront relatifs à l'égard de ce que vous vous êtes mis en quête de quérir et avec cet effet bizarre que, une fois que vous vous êtes engagés dans l'expérience, vous allez d'une façon complètement inattendue, éprouver la tentation de répéter l'expérience avec d'autres, c'est-à-dire de les amener eux aussi à s'engager dans cette voie

¹24 juin 1989.

assurément étrange, puisque au terme de cette quête, vous ne saurez leur offrir, comme vous le savez - et c'est bien ce que **Lacan** entre autres choses nous a transmis comme savoir et ce que chacun de nous a pu vérifier - leur transmettre aucun bien ni aucune certitude, ni leur assurer aucun guide de vie; vous pourrez seulement les mettre à l'épreuve de ce rien dans l'Autre que par leur objet cause du fantasme, ils ont essayé d'habiter.

C'est une épreuve que les analystes rencontrent lorsque, par exemple, ils écrivent un article ou bien lorsqu'ils sont amenés à faire un exposé, c'est-à-dire qu'il leur arrive fréquemment - et vous pouviez en parler avec **Christian Simatos**, ce matin - d'avoir ce sentiment qu'au terme de leur travail, ils n'ont rien saisi. Ils n'ont cessé de tourner autour, ce qui (dans le meilleur des cas) est susceptible de provoquer chez eux à la fois (39) un certain sentiment d'excitation mais en même temps, il faut bien le dire, le sentiment que tout ça, ça vaut quoi ? Qu'est-ce que cela vaut, finalement, tout cela ? Puisque ce qui aurait été cet argument qu'ils auraient pu faire toucher du doigt, la preuve ...

Je rappelais, ce matin, ce rêve de **Freud**, de son propre corps, la partie basse du corps exposé, disséqué aux yeux de tous. C'était un rêve car ce n'est même pas ce que l'analyste peut offrir comme témoignage, comme preuve de ce qu'il avance et donc, assez facilement chez l'analyste, à côté de ce sentiment d'exaltation, un sentiment qui peut être éventuellement soit de découragement, soit un sentiment qu'il a raté l'affaire, puisqu'il n'a pas pu faire autrement que circonscrire ce dont il parlait.

Il m'est arrivé un jour de présenter à **Lacan** un travail et il m'a dit, l'oeil allumé - ce qu'il avait souvent, ça ne m'était pas réservé ... - : " *Ce travail, c'est un vrai cristal* ". Bah, je ne m'arrêterai pas au signifiant de l'affaire, alors que nous devrions, mais je voudrais dire que je suis sorti de là, je ne savais pas trop ce que je devais en penser.

.....

... dans sa tentative de séduction. Tout ceci pour en venir au problème qui nous concerne aujourd'hui, celui de l'institution. C'est un problème comme vous le savez, de topologie. Il s'agit de " *stare in* " ; il s'agit de se mettre quelque part en un lieu; et le problème est évidemment de ce qui fonde ce lieu, puisque les institutions auxquelles nous nous référons sont forcément des institutions ayant leur référent, ayant leur fondation, ayant leur histoire, ayant leurs ancêtres. Vous pouvez prendre toutes les institutions que vous voulez - la famille est une institution, l'école est une institution, le mariage est une institution - : le propre des institutions telles qu'elles sont pour nous ordinairement organisées est de faire que vis-à-vis d'elles - et cela a été je crois très (40) bien relevé par ceux qui m'ont précédé à cette table - c'est que vis-à-vis d'une institution quelle qu'elle soit, vous vous trouvez toujours en position d'ex-stitué, vous êtes ex-stitués par rapport à l'institution quelle qu'elle soit. C'est là un autre effet topologique, le problème, je dirais, de l'institution analytique est de faire qu'elle soit le lieu de toutes les ex-stituations. Et cela, de quelle façon ? Eh bien à partir, justement, de ce qu'elle révèle, et qui fait partie de votre savoir déjà circulant etc ..., c'est que le lieu qui la fonde n'est pas, contrairement à ce que l'on imagine, un lieu habité par les fondateurs. Si c'est un lieu habité par les fondateurs, c'est-à-dire si dans ce réel vous venez héberger les fondateurs, qu'ils soient **Freud**, **Lacan**, **Winnicott**, **M. Klein**, **Dolto**, qui vous voudrez, ça n'a pas d'importance, vous vous trouverez dans une position qui est proprement psychotique vis-à-vis de ce que les fondateurs ont pu avancer, car ce que ces fondateurs, en fait, ont avancé - c'est bien là l'originalité de la psychanalyse - c'est que ce lieu dans l'Autre qui constitue l'abri de toutes vos ex-stituations, ce lieu, il est vide et donc qu'en aucun cas, eux-mêmes ne sauraient venir l'occuper, ce lieu, malgré la facilité que nous procure - au prix de l'effet psychotique, je viens de le dire - le fait de vouloir les y mettre, c'est-à-dire du même coup de nous engager dans toutes les opérations de filiation, d'engendrement, d'héritage, de réclamation de priorité, de querelles de propriétés, enfin je veux dire tout ce qui est ordinaire à ce type de situation et qui est là parfaitement dévoyé, dévoyé avec l'enseignement justement de ces fondateurs, en tant qu'eux-mêmes ne viennent pas - qu'ils soient morts ou qu'ils ne le soient pas et malgré ce qui peut être le voeu de certains - se loger dans ce réel; car leurs leçons, et c'est en cela qu'il s'agit de psychanalyse, c'est qu'au terme de la quête de chacun, ce qu'il peut découvrir, s'il le veut, au-delà de toutes les distractions qui lui sont offertes, (41) aidé du confort qu'il peut trouver dans l'existence, je veux dire du principe de plaisir - et c'est pourquoi il y avait cet acharnement de **Lacan**, que **Ch. Simatos** a très bien relevé, acharnement qui était : " *Ne vous reposez pas, mon vieux, allez jusqu'au bout* " - et bien, que ce lieu, il est vide. Que c'est ce lieu en tant que tel qui est susceptible de constituer l'abri de ceux qui se

souhaitent psychanalystes, puisqu'ils sont les seuls à avoir fait les frais de ladite expérience, - il ne s'agit pas d'une spéculation métaphysique - ils sont les seuls à en avoir payé le prix et à en être captifs, désormais. Car c'est bien le problème : ils en sont devenus captifs; ils ne peuvent, plus faire autrement que sans cesse, comme ça, avoir envie, d'être pris dans cet automatisme de recommencement.

Ce qui fait que ce lieu commande quoi ? Il n'est soumis à aucune injonction de quelqu'ancêtre surmoïque, qu'il s'appelle **Freud** ou **Lacan** ou qu'il s'appelle qui vous voudrez dans la série. Il commande ceci : c'est que votre travail contribue à faire valoir toutes les conséquences de cette vérité. Transfert qui, à partir de ce moment-là est bien transfert de travail et qui concerne tant de domaines et des domaines qui ne sont pas seulement ceux de la spéculation, je veux dire ceux, comme ça, de la divagation, mais qui concerne - pardonnez-moi - notre responsabilité vis-à-vis de la société. Je veux dire ce qui est légitime qu'en tant que psychanalystes, nous venions lui renvoyer que quoi qu'elle en fasse, qu'elle le veuille ou non, que cela lui plaise ou non, ce n'est pas notre problème; notre problème est en tout cas, me semble-t-il, de tenir notre place en venant dire sur un certain nombre de points, les conclusions qui sont à cet égard celles de la psychanalyse, dans les champs connexes qui concernent, intéressent la psychanalyse.

J'ai, ces dernières semaines, fait une expérience assez curieuse, c'est que je me trouve dans des endroits qui sont assez bizarres, assez aberrants. Je me suis (42) trouvé, jeudi, propulsé à une tribune avec des voisins tout à fait intimidants pour moi, quelques professeurs au Collège de France, des notabilités du monde intellectuel parisien, tout cela pour discuter la question de l'enseignement de la religion à l'école. Qu'est-ce qui m'a surpris, frappé dans cette histoire - où je me demandais ce que je venais fiche là-dedans. M'enfin, j'avais été invité, j'avais cru bon, à tort ou à raison, d'y venir ... - Qu'est-ce qui m'a frappé ? C'est que ces personnes parmi lesquelles je me trouvais coincé, étaient des personnes d'une intelligence extrêmement brillante, rapide, et qui n'avaient qu'un seul défaut : c'est qu'elles avaient déjà tout entendu. Je veux dire qu'il n'y avait plus rien à leur dire, ou si vous leur disiez quelque chose qu'elles n'avaient pas déjà entendu, elles ne pouvaient pas l'entendre. C'était, comme vous le voyez, des universitaires, c'est-à-dire qu'en même temps, cette intelligence considérable, - je dois dire que j'ai été séduit par leur intelligence - était en même temps stupide parce qu'ils n'avaient pas la moindre idée et ne pouvaient même accepter ce que la psychanalyse, sur ce problème tout à fait local, était susceptible seulement de faire remarquer, de pointer; et, je dois dire, je sentais sur mes épaules une responsabilité dont je me demandais d'où elle me venait et en quoi avais-je à l'endosser, de devoir essayer de faire entendre un petit quelque chose qui était justement ce que la psychanalyse nous enseigne par exemple à propos de ce problème.

Je pourrais donner quelques autres exemples à propos des étranges pérégrinations dans lesquelles je me trouve pris, malgré le fait que cela va se dérouler à Paris, à propos du colloque franco-brésilien (...) (j'ai fait) un tout récent voyage aux Caraïbes pour travailler avec des analystes de la région et (j'ai eu) la surprise considérable de constater ceci : c'est que pour eux, ils se trouvent devant ce que d'un terme grossier on appelle un matériel considérable, passionnant, énorme, mais qui est, si je puis dire, (43) parfaitement déviant, dissemblable d'avec celui auquel nous avons affaire sous nos climats, dans nos contrées. La subjectivité à laquelle ils se trouvent confrontés dans leur région n'est absolument pas la même que celle qui se trouve organisée chez nous. Or, leur préoccupation est quoi ? Eh bien, premièrement, d'acquérir ce savoir psychanalytique qui leur permettrait de maîtriser cette symptomatologie; et d'autre part, ils jugent cette symptomatologie régulièrement déficitaire par rapport aux normes qui sont celles de ce savoir, sans accepter de reconnaître le caractère éminemment positif des organisations auxquelles ils ont affaire - ils ont affaire à des systèmes de parenté qui ne sont pas la famille patriarcale et régulièrement, cette particularité est jugée comme phénomène de déficit par rapport à la fonction paternelle telle qu'elle est supposée exister dans nos climats. Autrement dit, il s'agit sans cesse de venir corriger ce "défaut" qu'ils observent chez eux, au lieu de considérer comme un système de parenté originale, positif, celui auquel ils ont affaire et d'avoir dès lors à penser les réponses originales qu'ils ont à donner à ceux qui viennent les voir, c'est-à-dire, ces réponses, à les inventer, à les trouver.

Je pourrais encore vous donner un autre exemple : nous nous sommes trouvés, l'autre soir, à une réunion tout à fait surprenante, un dîner-débat avec des psychiatres. Alors, on dit, maintenant : la psychiatrie c'est fini, psychiatrie, psychanalyse, c'est le divorce, c'est terminé : la

biologie, la neuropharmacologie, le comportementalisme, le génétisme, etc ... bon. Il a été saisissant de voir combien ceux qui étaient là étaient extrêmement attentifs et sensibles à ce que le psychanalyste était en mesure de venir faire valoir comme réflexion sur une question de psychiatrie qui était abordée.

Je vous dis tout ça pourquoi ? À propos de la question du transfert de travail, c'est-à-dire qu'il y a tout ce (44) travail dont il est de la responsabilité de l'analyste d'avoir à le restituer à ceux avec lesquels il vit et qui en feront, je dis bien, tout ce qu'il leur plaira d'en faire, mais dont il est légitime qu'ils l'entendent. Alors, si effectivement le lieu qui se trouve fonder une association de psychanalystes se réfère à cette spécificité, la spécificité de ce lieu, vous voyez dès lors, je dirais, tous les embarras qui se trouvent balayés, levés, je veux dire toutes les bêtises dont, d'emblée, nous sommes lavés, puisqu'on ne peut pas dire que la tâche du psychanalyste soit ni de répéter Freud, ni de répéter Lacan, ni de répéter qui que ce soit, ni d'avoir à parler pour répondre à son surmoi. La tâche du psychanalyste c'est d'abord de répondre à ce pourquoi on vient le voir, c'est-à-dire un certain nombre de symptômes et ça, ça nécessite de sa part, d'abord, un certain travail. Je faisais remarquer tout à l'heure en privé ceci, c'est que ... Moi, je vais vous poser la question à vous : est-ce que vous savez comment traiter un phobique ? Est-ce que vous savez ? Quand vous avez affaire à un cas d'hystérie qui manifestement tient à son organisation pathologique, douloureuse et souffrante, est-ce que vous savez comment faire ? Lorsque vous recevez quelqu'un qui vient parce qu'il veut se tuer – et il le dit simplement, et ce n'est pas un mélancolique et son vœu est de se supprimer – est-ce que vous savez comment répondre valablement ? Quand vous avez affaire à une névrose obsessionnelle qui traîne, qui ne bouge pas, qui se prolonge, dont vous voyez très bien que vous allez passer la vie avec, votre vie durant, bref, qu'il attend que vous disparaissiez, qu'est-ce que vous faites ?

Je faisais remarquer qu'une association de psychanalystes, ça devrait d'abord être l'endroit où ce type de questions devrait pouvoir très simplement être ramené, discuté, élaboré, travaillé. Pas seulement l'endroit où nous venons pour faire un joli propos. C'est pas mal, c'est bien ! Mais moi, je dois dire, pour ma (45) part, je préfère le propos de celui qui vient faire état de ses difficultés.

Quand nous avons notre séminaire d'été, j'aime bien qu'on vienne expliquer les points difficiles, mais j'aimerais bien aussi que les points qui sont esquivés, on en parle, pour dire que ceux-là, on ne les a pas pigés. Pourquoi pas le dire ? Quel mal y a-t-il à cela ? Eh bien, il me semble que, si sont claires les particularités du lieu susceptible d'assurer l'ex-stituation des psychanalystes, eh bien tout ceci n'aurait pas à faire problème ni à faire difficulté et que, dès lors, les relations entre eux pourraient également se trouver simplifiées.

Il y a, vous le savez, dans le problème de transmission, nos références. Elles sont, je dirais, inévitablement au moins doubles, car il n'y en a que deux que nous connaissons vraiment bien ; il y en a une troisième que nous connaissons moins bien comment la transmission se fait, c'est celle de la religion.

Mais il y en a deux, de transmissions, que nous connaissons bien. L'une, c'est celle qui nous lie au père et l'autre, c'est celle qui nous lie à l'éducateur.

La transmission faite par le père, il est évident que nous ne savons pas très bien spontanément, quand on n'est pas analyste, nous ne savons pas très bien comment ça marche. Puisque, après tout, ce ne sont pas ses leçons que nous avons retenues, qui nous ont marqués à notre insu. C'est par ce qu'il a bien voulu nous dire. Parfois, nous sommes violemment opposés à notre père et puis, cependant, nous constatons toute l'identification que parfois, dans cette opposition même nous manifestons à son endroit. Vous savez, on a beau avoir voulu, comme ça, le rejeter, dans ce mouvement même de rejet, nous prenons appui sur lui pour le rejeter. Ce qui crée des situations dont la complexité n'est pas seulement subjective ... Il faudrait que dans une association de psychanalystes, ce soit éventuellement un thème de travail, qu'un certain nombre (46) de phénomènes biologiques comme ceux des phénomènes auto-immunitaires, je veux dire la manière dont le corps développe des anti-corps contre lui-même. Peut-être que dans un certain nombre de cas, vous observez ces phénomènes biologiques chez vos patients. Vous serez peut-être attentifs dans ces cas-là à la relation singulière que ces patients peuvent avoir avec celui auquel ils sont identifiés et que cela peut avoir éventuellement peut-être, cherchez, travaillez, cela peut avoir des conséquences biologiques qui ne sont pas indifférentes.

En tout cas, la transmission faite par le père, elle nous paraît à la fois immédiate mais en même temps, nous ne savons pas où nous sommes coincés par ce qu'il nous a transmis, sauf à

faire une psychanalyse et à savoir que c'est au niveau, justement, de la castration que ça s'est passé.

La relation à l'éducateur, à l'enseignant, dont nous savons combien elle ne suscite pas moins un transfert, – il est bien évident qu'il n'y a pas d'enseignement qui ne provoque et qui ne se soutienne d'effets de transfert. Vous connaissez tous cela très très bien – alors là, évidemment, la transmission, elle est d'un ordre tout à fait différent, puisque c'est là, paraît-il, un certain savoir qui vous est donné, que vous ingurgitez et c'est par l'absorption de ce savoir que se fait la transmission; mais, comme vous le savez, vous ne ferez avancer les choses que par un effet de démarcation. Sauf à vous faire le prêtre de ce savoir, si vous voulez apporter quelque chose, il va falloir bouger; encore, il ne suffit pas de bouger pour avoir apporté quelque chose par rapport à ce savoir. Enfin, je n'entre pas dans ces détails, ce que je veux dire simplement, c'est par rapport à ces deux grands modes de transmission qui sont le mode de transmission par le père et le mode de transmission par l'enseignant, eh bien, il n'y a que le psychanalyste qui tranche, c'est le cas de le dire, en vous enseignant, lorsque vous voulez faire l'effort d'une psychanalyse, en vous enseignant ce (47) qu'il en est de ce savoir que la castration est venue constituer du même coup avec elle. C'est-à-dire que la psychanalyse est seule en mesure de venir purifier, nettoyer cette relation aussi bien au père qu'à l'éducateur. Mais ce serait - avouez-le - un singulier paradoxe que dans son champ, elle ne fasse que répéter et qu'entretenir ce qui fut à la fois cette relation au père et à l'éducateur, comme si elle cherchait à les conjoindre et désespérément les maintenir, les préserver avec, comme je l'ai fait remarquer tout à l'heure, tous les avantages subjectifs que cela comporte.

Une transmission, on peut dire qu'il y en a au moins trois. Il y a une transmission dont on peut dire qu'elle est réelle. Alors, la transmission réelle, c'est celle qui se déchiffre chez le notaire.

Il y en a une qui, assurément, est imaginaire, c'est-à-dire celle que vous vous croyez devoir investir, vous imaginez qu'il vous a été dévolu de transmettre, de poursuivre, que vous êtes un fils imaginaire – ou une fille, peu importe -

Et puis, il y a une transmission symbolique. Alors, qu'est-ce que c'est ? En quoi ça consiste ?

Au cours de mon travail sur la névrose obsessionnelle, je vous ai interrogés, j'ai interrogé mon auditoire sur le fait suivant : pourquoi est-ce que l'Homme aux rats a à payer la dette de son père ? Je voudrais, moi, qu'on me l'explique. Tout cela paraît aujourd'hui tellement simple. On dit : oui, il a à payer ; voilà, les parents mangèrent les raisins verts et ce sont les enfants qui eurent les dents agacées. Très bien. D'accord. Mais comment cela se passe ? Ça tient en quoi et pourquoi cette obligation ?

Eh bien, moi, ce que je propose pour répondre à cette question, c'est que la transmission symbolique, elle est toujours celle d'une dette, c'est-à-dire de ce qui n'a pas été accompli par les prédécesseurs, par les ancêtres, et que le fils, pour se maintenir dans l'Autre, reprend à son compte. Il continue le combat, qu'il le veuille ou pas. (48) Alors, qu'est-ce qui n'a pas été assuré par les ancêtres ? Autrement dit, pourquoi est-ce que nous nous trouvons tous devant une dette à payer ? Quels que nous soyons. Eh bien, nous pouvons répondre là-dessus : ce qu'ils ont laissé en suspens, c'est la jouissance qu'ils n'ont pas accomplie. Ils ne sont pas allés au terme. C'est là, le péché originel, bien que ce soit difficile à comprendre pour certains. Que le seul péché qu'il y ait, le seul que nous vivions comme péché, c'est de ne pas aller au terme de la jouissance qui nous est prescrite par l'Autre. C'est pourquoi, par exemple, dans certains cas, il y a des mystiques où, comme nous le savons, le seul effort c'est d'aller au bout – à leur façon - . Si c'est la charge, en quelque sorte, qu'ils nous ont laissée et qui perpétue notre dette et qui perpétue notre péché, nous voyons bien comment, en cette matière, la psychanalyse est susceptible d'introduire justement ce bouleversement radical dans la culture, il ne faut pas avoir peur de le dire. Nous ne sommes pas des agitateurs, nous ne sommes pas des révolutionnaires. Moi j'ai l'habitude de penser que pour devenir analyste, c'est pas mal de venir d'un milieu petit bourgeois. Mais pas d'un milieu petit bourgeois récent, tout frais, non, mais d'une longue tradition de la petite bourgeoisie. Pourquoi ? Eh bien, parce que, dans ce milieu, on ne se laisse plus illusionner sur les valeurs. C'est même pour ça qu'en général, au terme de ce parcours, ce genre de famille bourgeoise va vers le déclin, je veux dire qu'elles en ont assez. On s'étonne de voir des familles, comme ça, disparaître ; eh bien, les gens issus de ces familles sont tout à fait aptes, par prédestination, à savoir qu'en aucun cas, ni le désir ni le besoin ne peuvent être satisfaits et qu'il y a donc à quêter autre chose et autrement. Et ce sont peut-être ceux-là qui, dans la littérature, par exemple, ont pu donner les meilleurs témoignages d'une certaine sagesse à cet

égard. Je veux dire fonctionner sans aucunement le lyrisme des lendemains qui vont chanter, ou l'apitoiement (49) sur la misère quotidienne.

Donc, si je vous fais ces quelques remarques, c'est pour vous dire que, en ce qui concerne la transmission symbolique, nous avons là, effectivement, quelque chose que **Lacan** nous a laissé, à tous ceux qui le veulent, qu'ils soient ses élèves directs ou indirects, ou latéraux, etc, mais qu'il a laissé aux psychanalystes à titre, effectivement, d'une dette, c'est vrai. Moi je dois dire, personnellement, je me sens en dette par rapport à ce que j'ai reçu de lui à cet égard et c'est vrai que dans ma façon, tel le canasson, de continuer à traîner mon chariot, c'est vrai que d'une certaine façon j'accomplis là quelque chose que j'estime, comment dirais-je, une imposition pas illégitime.

Alors, dans ce qui est notre groupe, c'est-à-dire l'Association Freudienne – et où, à vrai dire, ce genre de propos que je tiens là, non seulement ne surprend pas parce qu'il est d'une certaine façon dans les moeurs, il est d'une certaine façon dans les esprits – il a été raconté que l'A.F. avait été fondée avec mes analysants. C'est vrai que mes analysants sont à l'A.F. avait été fondée avec mes analysants. C'est vrai que mes analysants sont à l'A.F., mais il y en a aussi beaucoup qui sont bien ailleurs, voire même qui ont pu fonder de leur côté des machines assez invraisemblables. Et si quelqu'un, sans malveillance, avait voulu faire attention à la composition du bureau de l'A.F., il aurait vu le très petit nombre de ceux qui étaient mes analysants, parmi ceux qui ont fondé, qui étaient les responsables de l'A.F. et qui étaient des gens que je ne connaissais de nulle part, si ce n'est qu'à l'occasion de quelques réunions provoquées par le mastrum de la dissolution de l'Ecole Freudienne, nous nous sommes trouvés sur des positions voisines et qu'à partir de là, ... Je ne vais pas ici donner de noms, mais ça risquerait de vous paraître surprenant de voir combien ce n'était aucunement par la fascination du transfert que ça s'est organisé.

Quoi qu'il en soit, dans l'A.F., ce qu'il est (50) ordinaire de rappeler, c'est que ce n'est pas parce que nous tâchons de valider ces positions théoriques que, du même coup, nous sommes les meilleurs. Encore moins les seuls, dans la mesure où nous ne cherchons aucunement à être les meilleurs, nous cherchons simplement à être cohérents avec ce que la psychanalyse nous enseigne, c'est-à-dire à nous montrer dans notre vie sociale, psychanalystes et à montrer qu'il est possible, qu'il existe une vie sociale qui soit spécifique des psychanalystes. Ça ne veut pas dire qu'il n'existe pas toutes les tentations qu'on peut imaginer, bien sûr, on ne demande à personne d'être un surhomme ou une surfemme, mais le problème est de faire que l'institution ne soit pas, dans son fonctionnement ni dans ses principes, déviée ni handicapée, ni marquée par les problèmes interpersonnels divers qui peuvent exister. Autrement dit que ce qui fonde la légitimité de ce groupe soit maintenu comme tel et prime comme tel. Que ce soit ce qui fasse prime.

Évidemment, on peut s'aimer, pas s'aimer, se jalouser, se disputer, estimer que celui-là est mieux traité qu'un autre, etc. Mais pourquoi pas ? Bon, d'accord. Mais il reste que dans le travail, il y a à préserver ceci, c'est que ce qui compte à cet endroit-là c'est ce que j'appelais tout à l'heure, le transfert de travail. Alors je le dis bien et je le répète, et il y a une question qui m'a paru très pertinente ce matin, premièrement ça ne veut pas dire, en aucun cas, que nous soyons les meilleurs. Nous tâchons de travailler. Il y a peut-être sur tel ou tel point, d'autres qui sont en avance et nous pouvons simplement regretter qu'ils ne nous en fassent pas part, que nous ne puissions pas en profiter.

La deuxième chose est ceci : c'est que nous n'excluons personne, je dis bien personne, c'est-à-dire que nous estimons que les psychanalystes tels qu'ils existent sont des symptômes – des symptômes de **Freud** et de **Lacan** – et que ce qu'il y a à tenter, que nous y arrivions ou pas, (51) c'est que le psychanalyste ne soit plus un symptôme ; et dans la mesure où nous avons affaire, dans le milieu psychanalytique, à des symptômes, nous n'avons pas à les traiter par le rejet ou par la dénonciation ou même par la critique. Nous avons à les traiter par le fait que s'ils sont analystes, et bien un travail doit toujours être possible, être pensable, que tout ceci doit être élaboré et donc je dois dire qu'à cet égard, comme vous le savez, je crois que nous sommes justes.

Il y a eu, récemment – et je crois que vous avez tous bien sûr été impressionnés défavorablement par cela – un personnage d'une société quelconque qui a cru devoir, dans la presse, se répandre en dénonciation, en délation contre des gens qui, premièrement, s'autorisent de n'importe qui ou d'eux-mêmes ; deuxièmement, font n'importe quoi dans leur pratique et, troisièmement, quant aux effets thérapeutiques, alors là, n'en parlons pas. Mais s'il s'était écouté un petit peu, ce personnage, il se serait rapidement rendu compte que celui qu'il dénonçait ainsi,

c'était qui ? Mais c'était lui ! Car, enfin, de qui il s'autorise et de quoi ?! Et puis sa pratique, c'est pas parce qu'elle répondrait à un formalisme quelconque que du coup elle se trouverait forcément validée et justifiée. C'est pas parce que, par exemple, on est anglo-saxon et que pour le nombre de séances on respecte la semaine anglaise que, du même coup, c'est un formalisme adéquat. Et puis quant aux résultats thérapeutiques, alors là, je crois que chacun doit légitimement, là-dessus être réservé, je veux dire surtout pas aller se présenter en disant : " *Chez moi, on guérit à tous les coups* ". Ce qui fait donc, que son propos – et à son insu certainement – était bien davantage dirigé contre l'analyste en tant que tel que contre tel ou tel groupe d'analystes. Et c'est là (et je vais terminer sur cette remarque) c'est là, à mon idée, un problème : c'est que l'analyste peut avoir beaucoup de raisons pour se haïr. Il peut avoir beaucoup (52) de raisons pour vouloir sa disparition une bonne fois pour toutes. Parce que si c'est lui qui vient fonctionner dans notre système comme la cause de tout ce désordre, on peut parfaitement imaginer la haine qu'il peut, à bon droit, accumuler contre lui. Et il ne serait pas absurde de penser que les diverses institutions analytiques ont essentiellement fonctionné comme tentatives de régler leurs comptes aux analystes et à l'analyse.

Que nous soyons actuellement dans une situation, je veux dire, où ce genre de sentiments culminent, de haine contre l'analyste – je ne viendrai pas à développer le pourquoi, ni tout cela ; je laisse ça tranquillement de côté –, c'est sûrement une des raisons de plus pour que, dans notre groupe, nous ne participions pas à ce genre d'autophagie. C'est peut-être parfois parce qu'on se gobe un peu trop soi-même – évidemment, mais ça, c'est l'affaire de chacun – et donc, je dis bien que nous veillons au contraire, dans la mesure de nos moyens qui sont limités, qu'un peu de décence et de mesure, malgré tout ce que nous voyons se produire dans nos zones et qui est assez déplaisant ...

(Changement de bande sonore)

... problème qui se pose en termes de conquête de marché et des choses comme cela ... Malgré tout cela, nous ne pouvons pas, en tout cas, faire autrement, au titre justement de cette transmission symbolique dont je parlais tout à l'heure, c'est-à-dire de ce que nous avons retrouvé dans la poche, une fois **Lacan** disparu. **Lacan**, n'est pas là, qu'est-ce qui me reste ?

Vous savez l'attitude qu'avait **Lacan** à l'égard des patients qui se trouvaient avec, dans leur poche, un héritage ? Vous savez ce qu'il pensait ? Il pensait que le type qui se trouvait avec dans la poche un héritage, – je parle donc d'une transmission réelle – premièrement, qu'il était complètement foutu (ça peut se retrouver dans ses textes) ; deuxièmement qu'il n'y avait qu'une seule façon (53) d'essayer de le sortir de là : c'est, son héritage, le lui piquer ! Alors, évidemment, il y en a qui acceptaient, il y en avait d'autres qui n'acceptaient pas ou qui se disaient : " *Eh, attention, minute !* ". Y en a d'autres aussi que nous connaissons, qui marchaient ; et à vrai dire, ça ne semble pas les avoir desservis, ça semble même leur avoir donné de petites ailes, comme ça, une certaine légèreté. C'est vrai qu'ils n'ont plus rien dans les poches pour les lester. Alors ils flottent un peu ...

Pourquoi ils sont foutus ? Parce qu'il est évident qu'ils deviennent la propriété de ce bien. Ça, c'est bien connu, quand vous avez un bien, c'est lui qui vous possède. D'ailleurs il n'a pas fallu l'analyse pour dire des choses comme ça. C'est pas vous qui êtes le propriétaire, c'est le bien qui vous tient et dont vous êtes devenu le serf.

Alors, ce qu'un certain nombre ont pu trouver dans leurs poches, une fois **Lacan** disparu, c'était peut-être de l'ordre de la transmission imaginaire, je ne sais pas, mais si c'était de l'ordre de la transmission symbolique ... Moi je crois que c'est en tout cas comme ça que j'en rends compte pour ma propre obstination ou mon propre acharnement – parce que j'en ai sûrement un – eh bien, je crois que c'est de l'ordre que j'ai évoqué pour vous à l'instant et qui fait ceci – et je conclus enfin là-dessus - : c'est qu'à partir de ce moment-là, je ne crois pas que nous soyons les uns et les autres confrontés à un bord qui soit différent, quel que soit notre pays ou quelle que soit notre langue, ou quelle que soit notre histoire.

Autrement dit, le trou par lequel nous sommes concernés, c'est le même pour tous. Et c'est bien pourquoi une association pourrait être internationale, en ce sens que ce phénomène se trouve transcender les particularités historiques ou culturelles ou linguistiques, ou tout ce que vous voudrez. C'est, bizarrement, le plus difficile à concevoir parce (54) qu'il y a le phénomène suivant, c'est que dès que vous avez pour référent dans le réel quelque ancêtre que ce soit – je dis bien, que ce soit un ancêtre culturel ou bien dans le champ du savoir – du même coup, vous avez forcément un extérieur hostile et antipathique. Forcément, c'est-à-dire : du même mouvement,

vous constituez d'un côté ceux qui se réclament de tel ou tel penseur et, du même coup, vous vous constituez tous ceux qui à l'extérieur sont inévitablement en position d'ennemis. Mais si vous concevez que malgré les différences apparentes de langue, de coutumes – le fait de porter la barbe ou de ne pas la porter, le fait de porter un turban ou de porter une calotte ou de porter un chapeau mou ou le feutre de **Freud**, ou ce que vous voudrez – que chaque parlêtre est l'effet radical, strictement identique du même trou, le même pour chacun et qu'il s'en est débrouillé à sa façon, c'est-à-dire mal, évidemment, comme nous tous, avec toutes les histoires dont il se charge, avec les antipathies, toutes les haines, tout ce que vous voudrez, mais dès que vous concevez qu'il est le fils, qu'il est l'enfant, qu'il est le produit dans l'Autre de ce même trou vide, vous voyez comment, dès lors, un travail collectif est possible, me semble-t-il, malgré tous les symptômes que nous rencontrerons, bien sûr.